

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LA CICATRICE

BRUCE LOWERY

LA CICATRICE

Roman



VOIR DE PRÈS

© 1960, Éditions Correa,
Buchet/Chastel.

© 2022, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-500-5

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

1

J'étais, sans le savoir, un enfant heureux, relativement heureux, il est vrai. Mais ce n'était qu'une impression d'ensemble. Car ma vie, même alors, ne manquait pas de petits malheurs auxquels je n'arrivais pas à m'habituer. Il faut remonter à novembre 1944. J'avais treize ans.

J'ai, depuis toujours, une cicatrice sur la lèvre supérieure. Les médecins disaient, sans cruauté, en triturant mon visage et en tirant sur ma lèvre comme un acheteur inspecte la gueule d'un poulain, que c'était « un bon travail de raccommodage ». J'aurais pu, j'aurais dû

deviner que c'était en réalité un petit bec-de-lièvre. Mais il était tellement bien réparé qu'on parlait toujours de « cicatrice ».

Ma mère n'a jamais su mentir, surtout aux êtres qu'elle aimait. C'est pourquoi l'histoire qu'elle me racontait n'était jamais tout à fait semblable. Tantôt il s'agissait d'un accident, j'étais tombé de mon lit après ma naissance ; tantôt, d'une chute sur le ciment quand je faisais mes premiers pas. Je sentais toujours que, gênée, elle cherchait vite à détourner la conversation. Et comme, moi aussi, j'avais peur d'une chose à peine devinée, je n'insistais jamais, comme je n'aurais pas manqué de faire pour toute autre chose.

Je ne le savais pas alors, mais ce qu'elle me cachait là, c'était un des plus grands chagrins de sa vie. Ce n'est que bien des années après que, hésitante, confuse elle devait m'avouer la vérité sur cette « cicatrice ». Elle lui avait fait, je crois, plus de mal qu'à moi-même. Sans cela, elle pouvait aimer mes yeux, trop grands, aux cils trop longs peut-être, mais dont la pâleur surprenait à cause du trait noir qui cernait l'iris. Ils ressemblaient d'ailleurs à ses propres yeux – d'un bleu-vert délavé, celui des Frisons, ses ancêtres.

À ma naissance, elle s'était répété mille fois la même question qu'elle adressait à Dieu : « Qu'est-ce que je Vous ai fait pour mériter cela ? »

Pourquoi cette tare, dans cet être amoureux formé en moi ? »
Ma mère, protestante croyante, n'a jamais pu concilier le Dieu d'avant ma naissance, qu'elle avait cru bon, avec le Dieu d'après, chez qui elle était bien obligée de découvrir quelque chose d'injuste et de malfaisant. La vue de la « cicatrice » lui donnait un désarroi, un étonnement chaque jour renaissants.

Mon père, d'un caractère beaucoup moins anxieux, avait accepté le fait avec une sérénité qu'elle lui enviait et lui reprochait. Il devait penser ce qu'il disait souvent dans d'autres cas : « Ce sont des choses qui arrivent... »

Mon frère Bubby n'y avait sûre-

ment jamais pensé. Il n'avait alors que six ans : sept ans de moins que moi. Pour lui, ma lèvre faisait partie de ma personne et n'avait rien de plus extraordinaire que mes oreilles ou mon nez. Il m'aimait simplement et sincèrement, comme un garçon aime son grand frère. Il devait souffrir et mourir – serait-ce ma faute ? Je ne le saurai jamais, il me restera toujours ce doute... Bubby, qui avait toute la vie devant lui, ne viendra jamais plus vers moi, confiant et affectueux, comme il faisait alors. J'espère, à travers ces lignes, faire revivre l'amour que cet enfant me témoignait. Je le lui dois.

Tout ignorant donc que j'étais des sentiments qu'éprouvait ma mère,

et sans connaître la véritable origine de cette « cicatrice », moi aussi j'en voulais à Dieu, un peu.

– Dis, maman, lui demandais-je, Dieu est bon, n'est-ce pas ?

– Oui, bien sûr.

– Alors, si Dieu est bon, pourquoi m'a-t-il fait cette cicatrice ?

– Mais, ce n'est pas lui qui te l'a faite, c'est un accident...

– Alors, pourquoi l'a-t-il laissé arriver, cet accident ?

Maman, perplexe, posait l'assiette qu'elle venait d'essuyer :

– Oh !... Parce qu'il doit avoir trop de choses à faire. Tu te rends compte ? Avec tous les gens qu'il y a sur terre !

– C'est qu'il est débordé, alors ?

Elle souriait :

– C'est ça, « débordé ».

J'étais sorti de la pièce, puis je revins :

– Mais si je crois très fort en lui, est-ce qu'il exaucera mes prières ?

– Ça dépend...

– Parce que je lui ai souvent demandé d'enlever ma cicatrice, et il ne l'a pas fait. Alors ?

– Peut-être... peut-être tu n'as pas bien prié.

Souvent, quand je revenais avec Bubby de l'École du Dimanche, je cherchais en effet à me persuader qu'en arrivant à la maison il me suffirait de regarder dans la glace : « elle » n'y serait plus. Que de fois m'y suis-je

précipité devant cette glace ! Hélas, « elle » y était toujours.

J'allais même – car malgré mes treize ans, j'étais un enfant pensif, inquiet – jusqu'à faire des raisonnements compliqués, des marchandages avec Dieu. Puisque l'âge des miracles est, aux yeux du monde actuel, révolu, me disais-je, il faudrait que j'aie une faveur spéciale.

Or, j'étais convaincu, sans me demander pourquoi, qu'il fallait que personne ne fût au courant de ce miracle. Sinon, Dieu ne me l'accorderait pas. Donc, je lui promettais perpétuellement que, s'il me supprimait la cicatrice, je n'en parlerais à personne. Naturellement, dans ce cas, mes parents allaient se réveiller

un matin, et tout le monde sauf moi, dans l'oubli le plus total qu'elle eût jamais existé.

Un jour, je me sentis soudain fou de joie. Je venais de découvrir un défaut dans mon raisonnement. Je ne cessais de me répéter : « Mais bien sûr ! Voilà pourquoi Dieu n'a pas marché, voilà pourquoi ! »

... Parce que j'avais eu la prétention d'être seul conscient du miracle.

Je fis donc une nouvelle proposition à Dieu. Je m'en souviens très bien – le jour du déménagement. Un soir de novembre 1944. Cette nuit allait être la première dans notre nouvelle maison, dans ma nouvelle chambre.

Notre nouvelle maison n'était

nouvelle que pour nous. En réalité, elle avait déjà été habitée par d'autres. Une petite maison en bois blanc, pour une famille, avec plusieurs mètres de pelouse où mon père espérait à la belle saison, planter des rosiers. Deux chambres au rez-de-chaussée, la plus grande occupée par mes parents, l'autre par Bubby. À moi, on avait donné l'unique pièce du premier étage, une chambre merveilleuse pour un enfant qui, comme moi, aimait la lumière. Sur trois côtés, elle n'avait que des fenêtres – dix fenêtres !

Avant de monter me coucher, je restai longtemps dans la salle de bains. Une fois de plus, j'examinai la cicatrice dans la glace, que j'at-